

XYZ. La revue de la nouvelle

« Sortir »

Véronique Grenier



Numéro 148, hiver 2021

Confinement : à l'épreuve du couvre-feu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grenier, V. (2021). « Sortir ». *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 14–21.

« Sortir »

Véronique Grenier

LA SONNERIE revient à un rythme régulier pendant plus d'une heure. J'ai la tête ouverte et mes yeux peinent à vivre la lumière. La vitre des fenêtres est pleine de givre et mon matin s'entame avec du Nelligan en boucle, jardin de givre et spasme de vivre et il faut que j'avale deux tasses de café avant que mon habituel soliloque reprenne ses droits. Au moins, je me parle à voix haute et à la troisième personne. Ça tue un peu le silence tout autour :

« Bon, on va aller prendre une douche, OK ? On est due. »

« Ouf. Ça peut attendre. On est bien, dans le divan. »

« On est bien, mais on serait mieux propre. »

« C'est selon. L'énergie qu'on devra déployer à se lever et à se bouger, ça va diminuer notre bonheur. »

« C'est selon. Parce qu'une fois sous l'eau chaude, là, on va être très heureuse. On voudra même plus en sortir. »

« Ça, c'est parce qu'on fait de l'anxiété de transition. Si on ne bouge pas, cette chose-là ne se manifeste pas. Boom ! »

Et ainsi de suite. Je m'énerve un peu, mais entendre ma voix exerce une pression sur ce qui doit rester tranquille et en place sous mon sternum. Ça pousse le tout bien au fond de mon ventre, là où ça peut se mêler, s'agiter parce qu'il y a un peu plus d'espace. L'important, c'est que ça ne remonte pas. Surtout pas jusqu'à ma tête. Alors je me fais la conversation, continuellement. Assez que ma voisine s'adresse souvent à moi, de son salon. Il lui arrive également de se presser à sa porte d'entrée lorsqu'elle sait que je me rends à la mienne. Comme là. J'ai à peine le temps de l'ouvrir que sa voix rauque m'interpelle : « Coudon' as-tu de la visite ? J'entends pus mes programmes tellement ça parle fort, l'autre bord du mur. Tu dois ben la cacher, par exemple, j'ai vu personne rentrer chevous, depuis un maudit bout de temps. » Je sais que mon « Ben non, madame Paradis,

14 c'est juste moi qui se parle toute seule » ne la convainc pas

vraiment. Elle est d'une nature méfiante, ses yeux m'en informent souvent.

Je ne suis donc pas étonnée qu'elle enchaîne d'un « Y disent de pas voir de monde. Oublie-le pas. M'a le savoir si tu me dis des menteries. Pis je t'aimerai pus si tu me dis pas les vraies affaires ». Je suis surprise d'apprendre qu'elle m'aime. Lui parler trop longtemps m'épuise et je sens que cette discussion pourrait facilement déraiper alors j'espère la clore en changeant de sujet : « Avez-vous besoin de quelque chose à l'épicerie ? J'y vais, là. »

« Non, merci. Mon gendre va venir me porter un sac, tantôt. Serviable de même, ça se fait pus. »

Elle referme sa porte, la verrouille. J'entends glisser la chaîne. Mais madame Paradis ne bouge pas. Ses deux pieds obstruent la lumière dans l'interstice. Son appartement reçoit, contrairement au mien, le soleil du matin. Ses fenêtres ne doivent jamais faire du Nelligan. Je l'imagine l'oreille collée sur la porte, et j'ai la certitude que son œil est fixé au judas. Bizarrement, j'éprouve un malaise à quitter le palier. Alors j'y reste, en espérant que ma voisine retourne à ses programmes, à ses vues, à sa vie. Mais non. Ses pantoufles en phentex continuent d'empêcher le soleil de traverser sous la porte. Je commence à me tourner les pouces lorsque j'entends un « Tu pars pas ? », auquel je réponds : « Vous non plus ? »

« J'attends que ton ami vienne te rejoindre. »

« Je vous ai dit que y'a personne d'autre dans mon appartement. Venez voir ! »

« Tu le sais ben que j'ai pas le droit ! Tout d'un coup que t'es malade pis que tu le dis pas, en plus ! »

« Franchement, je vous ferais pas ça ! »

« Les jeunes, on peut pas leur faire confiance. Ça ment, ça vole les vieux, c'est ratoureux. Je me dis que tu pourrais être une ratoureuse. »

« On se connaît depuis suffisamment longtemps pour que vous sachiez que non, madame Paradis. Je vous souhaite une belle journée. J'ai besoin de café. »

« T'aurais pu le dire. J'en ai. Celui qui se brasse à la cuillère. Facile à faire. Attends un peu. »

« C'est gentil, mais je préfère celui que je bois d'habitude. »

« Ah. Mes affaires sont pas assez fancy. »

« C'pas ça. »

« Oui, oui, c'est ça. »

Je dévale les escaliers. Cela ne l'empêche pas de poursuivre son envolée, mais mes écouteurs prennent le dessus sur sa voix. Céline Dion me chante que son cœur va poursuivre son chemin et Lionel Ritchie me propose une fête pour toujours. Rendue sur le trottoir, je ne peux m'empêcher de marcher-danser en me faisant croire que c'est mon sport de la journée. Si je poursuis dans les allées du supermarché et que je garde le même rythme au retour, en plus du poids des sacs dans mes mains, je ne me sentirai même pas mal de rayer « *15 minutes d'activité physique* » sur ma *to-do*. Et je pourrai alors retourner à mon divan la tête légère. J'aurai coché quelque chose. Deux, en fait, puisque « *sortir dehors* » y figure aussi. Si je mange, ce sera le trio de feu. J'aurai coché trois choses. C'est important, se nourrir, mais ça implique, après, de se brosser les dents. Et, souvent, rendue là, je n'ai plus suffisamment d'énergie pour m'acquitter de la tâche. À moins que je me négocie ça jusqu'à l'autre repas. Deux pour un. Mon dialogue reprend de plus belle :

« On est correcte si on ne mange pas de sucre. »

« Y'a toujours du sucre. »

« Oui, mais pas de manière explicite. »

« De quoi tu parles ? »

« Barre de chocolat : explicite. Carotte : implicite. »

« Et ? »

« Si je mange du sucre implicite, dans le fond, je le sais pas vraiment que j'en mange et je le sais pas vraiment qu'il y en a sur mes dents... donc je peux attendre d'avoir mangé du sucre explicite pour me brosser les dents. »

« Non, c'est pas comme ça que ça fonctionne. »

Lever le son des écouteurs, c'est souvent une stratégie gagnante pour me faire taire.

L'épicerie est vide. Personne pour me juger pendant que je danse ma vie d'un étalage à l'autre. Mes mouvements prennent de l'ampleur, du temps. Ce n'est pas comme si ma journée était remplie d'autres choses que d'absolument rien. Je peux vraiment étirer mon corps tout en lenteur pour attraper la canne qui est sur la dernière rangée, au fond. Les pieds en pointe, je suis la ballerine du Provigo. Il y a beaucoup de produits, quand même, dans ce seul endroit. Je suis étonnée que ça ne déborde pas. C'est un constat qui me prend au cœur. Je me trouve chanceuse, privilégiée. J'ai des options, du choix. Mes mains se joignent en signe de gratitude. L'échange de mes voix reprend :

« Fais pas ça. »

« On a encore le droit d'être émue. »

« Pour la paix dans le monde, certes, pas parce que y'a des centaines de bananes à ta portée ! »

« Ben, c'est précieux, l'abondance »

« On peut-tu s'en aller ? »

S'en aller pour aller nulle part, c'est plus ou moins enthousiasmant. Je l'aime, mon appartement un peu petit, mais fort coquet. C'est juste que je commence à vraiment le connaître. Les coulisses de peinture sur les murs, le nombre de lattes au plancher, ce genre de détails qui me ramènent au fait que j'y passe tellement de temps et tellement de temps à juste y avoir les yeux ouverts et le corps inerte. C'est que mon sofa est particulièrement confortable. Je peux m'y étaler. Avec des livres, mon ordinateur, des crayons, mon agenda, de la crème à mains, une bouteille d'eau. J'y touche rarement, mais ils sont là, dans mon décor, et si j'en ai besoin, si je me sens capable de les prendre et de les utiliser, je le pourrai. Je me prépare, en fait, pour ce jour où j'irai bien à nouveau. Ce sera mon grand retour. Celui qui viendra avec sa chanson et beaucoup de percussions, celui qui exigera que j'ouvre les fenêtres – Nelligan ou pas – pour le crier à toute la rue : « *I'm back !* »

Devant les bananes. J'haïs ça, oublier des articles à l'épicerie, ceux qui étaient sur mon circuit, mais que je n'ai pas vus sur ma liste parce que mon pouce les cachait. Je dois 17

alors rebrousser chemin et retourner dans une section avec laquelle j'en avais terminé et que j'avais même eu le temps d'oublier. J'ai besoin de bananes pour mes toasts. Beurre et bananes. C'est ça que je vais manger-cocher. On dirait qu'elles ne viennent qu'à la dizaine. J'en veux seulement deux. Si j'en prends davantage, je le sais qu'elles vont tranquillement brunir dans leur bol au centre de la table. Chaque jour, je vais me dire : « Aujourd'hui, j'en mange une. » Chaque jour, je ne pourrai pas cocher cet énoncé sur ma liste qui deviendra : *« Demain, je fais un pain aux bananes. »* Lui non plus ne sera jamais rayé. Je vais finir par les mettre dans mon congélateur en me disant que « plus tard, je pourrai faire un pain aux bananes ». Je n'ouvre presque plus la porte de mon congélateur. On dirait que j'aime cultiver des espoirs vains : j'en arrache deux, en prenant le soin de choisir les plus vertes du lot. Je le regrette jusqu'à la caisse.

La rue est vraiment achalandée. Trop pour danser-marcher de manière subtile. Je danse-marche donc de manière assumée. Quelques voitures klaxonnent. Je suis graine de star. L'air commence toutefois à me manquer. Pourtant, il y en a beaucoup autour de moi. L'enjeu semble se situer au niveau de ma gorge. Elle se serre. Comme ma poitrine. Mon corps exige le repli. *Abort mission.* Je voudrais lever le son, mais il est déjà au plus fort. Patrick Watson me parle d'un phare, j'aimerais qu'il m'éclaire le chemin, qu'il pousse le flou qui m'a pris les yeux. J'aimerais. L'air lourd, l'air plomb. Peut-être que je devrais ramper. Je vois difficilement ce que je pourrais faire de mes sacs. Je salirais mon linge. Ce constat alarme immédiatement mon double :

« Il est déjà sale. »

« Il serait plus sale, un sale dont je devrais m'occuper. »

« Un sale explicite ? »

« C'est ça. »

« On va respirer. Inspire – 1, 2, 3, 4 – expire – 1, 2, 3... »

« On sait comment respirer, viarge. »

« Non, manifestement, non. Si c'était le cas, on n'en serait

18 pas à se demander si on doit ramper sur le trottoir. »

« Y reste même pas cent mètres avant la maison. On va juste faire une petite boule, ici, le temps que ça passe. »

Mon heure de gloire. Le soleil m'enveloppe. La chance. En tas, à terre, dans un rayon de soleil. Je fais semblant de fouiller dans un sac. Mon corps oscille de gauche à droite, chaise berçante de moi à moi-même. J'essaie de suivre le rythme de Fouki qui me somme d'être zayzay. OK, OK. Par où, comment ? Mes mains crispées prendraient vraiment une recette. C'est fou, quand même, chercher le sens de l'existence à même une fente dans le trottoir. Un mercredi matin.

Une ombre brise mon rapport à la lumière. Deux pieds en phentex. Une main prend un de mes sacs, une autre mon l'épaule.

« Lève-toi, fille. Viens. Reste pas à terre de même. »

Je lève la tête et vois ses yeux dénués de méfiance, ses yeux avec une teinte de sympathie. Ça leur va bien. Les miens se plongent dedans, prennent la perche. Elle m'explique :

« Je guettais mon gendre par la porte-fenêtre pis je t'ai vue t'effouarer sur le trottoir. »

« J'avais échappé ma mitaine. »

« J'ai ben vu ça. Je me suis dit que t'aurais peut-être besoin d'aide pour la retrouver. »

Ce n'est pas dans ses habitudes de me préserver. Je ne déteste pas ça. On marche lent en se tenant le bras. J'ai le cœur qui bat dans tous les sens, je sue, ça me donne des frissons, mais j'avance. Puis, je brise le silence :

« Votre gendre arrive à quelle heure ? »

« Je sais pas trop, des fois, je l'attends pendant quelques jours. Des fois, y m'oublie. Ma fille va m'appeler pour s'excuser. Je comprends, y'ont une grosse vie. »

Sa voix est devenue triste.

« Avoir su, je vous aurais ramené du pain, du lait. Vous auriez dû me le dire. »

« Bah. Je vais me faire livrer ce que j'ai de besoin. Ça finit souvent de même. J'ai voulu faire ma fraîche, tantôt, en disant que mon gendre est don' fin. »

« Je fais ma fraîche en m'inventant des amis. »

Nous éclatons de rire. Je constate que ma respiration est redevenue normale, que l'air circule. Je n'aurais jamais cru que ma voisine serait une source d'apaisement.

L'entrée de l'immeuble est devant nous. On monte les marches en silence. J'ai l'impression qu'elle prend son temps, redoute le moment de la séparation sur le palier. Je me surprends à dire :

« Je pensais faire un pain aux bananes, tantôt. En voulez-vous un morceau ? »

« Je dirais pas non. As-tu des bananes de trop ? J'aimerais ça, en faire un, moi aussi. On pourrait comparer nos recettes ? »

« On pourrait. La mienne vient de ma grand-mère. Chaque fois que j'en mange, ça me ramène un peu à elle. M'a vous donner des bananes. Sont gelées, par exemple. »

« C'est ben parfait, ça ! »

« Attendez, je reviens tout de suite. »

Il y a vraiment plusieurs sacs remplis de fruits très bruns dans mon congélateur. J'en retire trois et ça paraît à peine. Je devrais songer au compost pour les prochains. Je reviens vers ma voisine qui attend. Elle n'a pas encore ouvert sa porte. Elle prend ce que je lui tends. C'est la première fois qu'on échange autre chose que des mots. Je me permets de lui serrer l'avant-bras en prononçant un « Merci, madame Paradis. Vous m'avez sauvée, je pense. J'aurais pu y passer la journée si vous n'étiez pas venue ».

« De rien, ma belle. De rien. Va te reposer un peu, c'est prenant, perdre sa mitaine. Pis tu salueras ton ami, là. »

Elle fait un clin d'œil bien appuyé, rentre chez elle.

Je fais de même, épuisée, range ce que j'ai acheté et m'affale sur le divan. Avant de m'assoupir, je réalise que je vais pouvoir cocher non seulement « *activité physique* » et « *sortir dehors* » sur ma liste, mais aussi « *contact humain de plus de deux minutes* ». Elles sont rares, les journées où j'ajoute des points. Ça suffit pour me faire dire que celle-là aura été bonne, finalement.

Je sieste quelques heures. J'aurais préféré quelques jours.

20 À peine éveillée, le débat reprend entre moi et moi-même :

« Douche. »

« Non, tantôt. »

« Lève-toi et marche. »

« Après un café, promis. »

« La vie, cette éternelle négociation. »

De l'autre bord du mur, j'entends :

« Mon pain aux bananes est presque prêt ! Tu pourras en manger une tranche, mais après ta douche. »

Merci, murs de papier.

J'abdique. « Je... OK, madame Paradis. C'est un bon *deal*. » L'enfer, c'est les autres, qu'il disait. Mais c'est facile à dire. Et ce n'est pas si vrai que ça. L'enfer, c'est aussi moi, des fois, tout le temps. Au moins, sous l'eau, je peux crier un peu et ça passe pour une chanson très intense. C'est libérateur, le cri, surtout celui qui rebondit contre les murs et revient à soi. Soit qu'il justement renchérit :

« Faudrait qu'on sorte, on a les doigts ratatinés. »

« Encore quelques minutes, on est bien. »

« Tu dis ça chaque fois. »

« Anxiété. De. Transition. »

Au moins, je vais sortir pour aller faire des ratures :

« *Me laver.* »

« *Manger.* »

« *Contact humain de plus de deux minutes.* »

Je pense que ça me donnera peut-être un élan. Pour aller sur le balcon. Et là, je pourrai cocher « *prendre l'air* ». Et je pensais ajouter « *aller à la librairie* ». Si je me rends au balcon, je sais que je me sentirai capable d'une librairie. Et là, j'achèterai peut-être un livre. Je lirai une page, au retour. À voix haute, à madame Paradis. D'un cadre de porte à l'autre. On pourrait prendre un café, en même temps.

« Madame Paradiiiiiis ? Voulez-vous prendre un café de cadre de porte, tantôt ? »

« *Faire des plans dans un avenir de plus de dix minutes.* »

C'est ainsi qu'on sort de soi.